



L'orpheline de Saint-Leu. — Page 335, col. 3.

tirer. Quand je vivais chez papa et maman, je ne me serais guère doutée du sens pénible de ces mots... l'expérience ne me l'a que trop appris, — comme disait papa.

A moins que ma mémoire ne me trompe, elle me raconta alors que M. Micawber avait été officier dans l'artillerie ; mais qu'il eût été officier ou qu'il eût appartenu à l'armée de mer sous un autre titre, il était devenu une espèce de commis voyageur dans l'enceinte de la capitale pour placer diverses marchandises, et malheureusement il n'en plaçait guère, j'en ai peur.

— Si les créanciers de monsieur Micawber ne veulent pas lui donner du temps, continua mistress Micawber qui tenait à me mettre au courant, ils en subiront les conséquences. Le plus tôt sera le meilleur : on ne peut tirer du sang d'une pierre, et, pour le moment, on ne tirerait pas d'argent de monsieur Micawber ; on aura beau faire des frais de justice, on en sera pour les frais.

Mon émancipation prématurée trompait-elle mistress Micawber sur mon âge ! ou était-elle pleine de son sujet qu'il lui fallait à tout prix un confident ? Je crois vraiment, qu'à mon défaut, elle eût adressé le même discours à ses deux jumaux. Aussi, cette première communication se renouvela-t-elle souvent avec quelques variantes, pendant tout le temps que j'eus l'honneur de la connaître.

Pauvre mistress Micawber ! J'ai tout fait pour lutter contre la fortune, disait-elle, et c'était vrai, je n'en doute pas. Une grande plaque de cuivre couvrait le centre de la porte de la rue ; on y lisait, gravé en lettres noires : *Pensionnat de jeunes personnes tenu par mistress Micawber*. Hélas, aucune jeune personne n'y venait recevoir les leçons de l'institutrice, aucune n'était venue se proposer, rien n'annonçait qu'on en eût sérieusement attendu une seule. Les visiteurs uniques dont j'entendis parler ou que je rencontrais étaient des créanciers. Oh ! ceux-là venaient et revenaient à toute heure, et quelques-

uns se montraient réellement féroces. Un entre autres, au teint sombre et sale, un bottier, je crois, se plantait tous les matins, à sept heures, dans le corridor au bas de l'escalier, et, de là, il criait à M. Micawber : Allons, paraissez donc, vous savez bien que vous n'êtes pas sorti. Payez-nous. Voulez-vous nous payer... payez ! oh ! vous m'entendez bien, quoique vous ne répondiez pas. Comme on ne lui répondait pas davantage, le terrible bottier changeait de ton et se servait de gros mots : Voleurs, filous. Puis, exaspéré par le silence, il retraversait la rue, se postait sur le trottoir de l'autre côté, et là, il vociférait jusqu'au second étage, où il savait que se tenait M. Micawber. Dans ces occasions-là, M. Micawber, mortifié et désespéré, menaçait de se suicider avec un rasoir, comme j'en fus instruit un matin par le cri d'épouvante que jeta sa pauvre femme. Mais, deux heures après, cet infortuné débiteur, revenu à lui-même, se mettait à cirer ses bottes, et puis sortait en fredonnant un air de chanson avec sa dignité et son affabilité habituelles. Mistress Micawber n'était pas d'humeur moins élastique. Je l'ai vu s'évanouir à quatre heures en recevant une assignation du fisc, et l'heure d'ensuite manger des côtelettes panées arrosées d'un verre d'ale, après avoir été forcée de mettre en gage deux petites cuillers à thé pour se procurer ce dîner. Le soir venu, ayant réparé le désordre de ses cheveux et allaité successivement ses deux jumaux, elle m'invitait à m'asseoir à côté d'elle, devant le feu, et là me racontait des histoires de papa et de maman, ainsi que du beau monde qu'on traitait à la maison paternelle.

C'était dans l'intérieur de cette famille que je passais mes heures de loisir. Je me procurais moi-même mon déjeuner exclusif, qui consistait en un penny de lait et un pain de la même somme (deux sous ou dix centimes). Je regardais un second petit pain et un morceau de fromage sur la planche d'une armoire pour faire mon souper lorsque je rentrais le soir. Je faisais là une soustraction sur les six ou

sept shillings de ma journée, je le sais bien, il fallait avec le reste me substenir toute la semaine. On conviendra que c'était assez chanceux, pour un enfant qui, depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir, n'avait ni conseil, ni encouragement, ni consolation, ni secours, ni assistance d'aucune sorte. Si jeune, si dépourvu de toute expérience, s'étonnera-t-on que je cédasse à certaines tentations ? Oubliant que j'avais seul la charge de tous mes repas, il m'arriva deux ou trois fois, en me rendant au comptoir, de m'arrêter devant un pâtisseries, et là, séduit par les gâteaux de rebut, d'y dépenser ce que j'aurais dû réserver pour mon dîner. Ces jours-là, je dinais par cœur ou j'achetais tantôt un pain d'un penny, tantôt une tranche de pouding aux raisins de Corinthe, selon l'état de mes finances. Quand je dinais régulièrement, c'était tour à tour avec une tranche de veau ou une tranche de bœuf rôti, que j'allais chercher moi-même chez un traiteur ; parfois encore je me contentais d'un morceau de fromage et d'un verre de bière que je prenais dans un misérable cabaret à l'enseigne du *Lion*. Je me rappelle enfin qu'un jour, avec mon pain sous le bras enveloppé dans du papier comme un livre, j'entrai près du théâtre de Drury-Lane, chez le fameux restaurateur du *Bœuf à la Mode*, et je me fis servir une portion de cette friandise culinaire. A la vue d'un consommateur de ma taille, le garçon me regarda d'abord tout ébahi, et puis alla chercher un camarade pour lui faire partager sa surprise ou son admiration. Je lui donnai un demi-penny en guise de pourboire, et il n'eut pas honte de l'accepter.

Une autre fois, ma hardiesse me valut un admirateur plus consciencieux, — c'était l'après-midi, il faisait chaud : la circonstance, je ne sais laquelle, me semblait mériter un extra : peut-être était-ce l'anniversaire de ma naissance ; j'entrai chez un débitant de spiritueux, et dis au publicain :

— Quelle est votre ale de meilleure qualité, — de qualité supérieure ? et combien le verre ?